

Guillaume Asselin : *Frondes* : Poésie : Éditions Mains libres : 2022 : 114 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Dès la dédicace — « Aux veilleurs, aux féroces // Aux pierres qui pleuvent / sur nos corps » —, nous entrons dans un univers où la souffrance consentie sera reine et maîtresse. Puis, le texte d'ouverture en toute logique poétique abonde dans le sens de la dédicace. Cette brève introduction, tel un argument, présente le programme de l'œuvre qui, bien qu'exemplaire en ses qualités littéraires, paraît secondaire en regard du processus d'introspection qu'y entreprend le poète. Le recours au poème apparaît chez lui comme l'instrument majeur d'une quête, laquelle sans le poème ne saurait cependant être poursuivie. La parole poétique, sans doute ici davantage que chez la plupart des poètes, me paraît indissociable de l'aventure entreprise par Asselin. Sa démarche fait songer à celle d'un Rimbaud qui réclamerait l'accès à un inconnu cette fois majoré, augmenté de la part la plus négative que l'inconnu puisse receler, celle que l'on dit maudite. Avec Asselin, nous ne sommes pas loin des verrues de « l'homme aux semelles de vent ». On se souviendra de la *Lettre du Voyant* : « Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage. » C'est que le geste poétique chez Asselin consiste à se jeter corps et âme dans les entrailles de la Terre, dans le feu profond de sa nuit, convoquant et non fuyant la dévoration, appelant de tous ses vœux l'anéantissement qui s'ensuit. On verra là une épreuve d'épuration, un passage obligé par la perte et la souillure, dont finalement naîtra une certaine beauté, fleur du mal en quelque sorte, dont à la fin témoigneront la joie et la légèreté d'un corps dansant au-dessus de ses propres cendres.

De cette saison en enfer, l'exergue de la première section du recueil témoigne éloquemment. La citation empruntée à Henri Michaux provient de « Paix dans les brisements », titre qui conviendrait parfaitement au livre d'Asselin. Il y est question de « l'abandon de l'empire de moi », l'être est « éclairé par ce qui [l'] éteint. » Asselin refuse pareillement la posture du sujet-maître régulant ses actions et pensées à partir d'un modèle préexistant, imposé par une loi externe. Il confie plutôt la gouverne de son esprit et de son corps aux instances de l'ombre, à ce qui est sombre lorsque justement l'esprit sombre au plus profond de ses abîmes, « éclairé, écrit Michaux, par ce qui m'éteint / porté par ce qui me noie ». Ces vers « corroborent » les derniers mots du poème liminaire : « Rien ne nous sera épargné quand trembler accomplit des miracles. » Du pire (les brisements) découleront les miracles de la paix retrouvée ou du moins appelée dans le dernier poème du recueil où se trouve formulé un souhait, où brille une lueur d'espoir : « J'aimerais que vivre nous arrive / plus souvent, que vivre arrive / comme une balle dans le cœur, / une charge de gnous à queue noire / au cœur du cœur. // On ne pourrait plus oublier / de danser. // Il ferait beau / jusque dans la peur. »

Mais avant « que vivre nous arrive », avant la danse, avant que le soleil ne rayonne au cœur de la peur, il y a, poème après poème, cette descente au plus creux de soi dont il faut préciser le comment et le pourquoi. J'ai laissé entendre le performatif, le « dire c'est faire » qui à mon avis est l'une des principales caractéristiques de la poésie d'Asselin. Or comment et pourquoi ce dernier écrit-il ? Son recueil répond à cette question.

Écrire pour lui est d'abord une affaire de débâcles, de chute, de descente. Il s'agit pour le poète de « dire / cette fête qui saigne / comme un couteau qu'on berce / au fond d'un puits. » L'oxymore joint les contraires. On dansera malgré la peur, la fête saignera et curieusement, à l'opposé du « bon sens commun », le couteau deviendra objet de notre attention et de notre tendresse : « Il faut aimer nos

blessures, / les portes qu'elles ouvrent / au plus noir de nous. » C'est que le poème « n'est pas une parole, mais un silex, une effraction », d'où la langue souvent fracturée, fissurée, malmenée en ces poèmes puissants et fortement expressifs, assez proches de ceux qu'écrivit naguère Antonin Artaud. Il faut comprendre que notre auteur ne produit pas de jolis poèmes. Il se méfie du savoir et sans doute également du « savoir-faire poétique », préférant frayer lui-même sa voie avec des mots qui heurtent en lui tombant dessus dans le sens de la chute, car le poète garde présent à l'esprit le fort désir qu'il a de retrouver la bête qui sommeille au plus profond de son être. Il écrit : « Le cœur a bougé / dans la bête / que j'essaie / de faire exister. // Je n'ai pas besoin de savoir. // Juste de sentir. » Le thème de la descente est partout présent dans son recueil, il apparaît même dans les remerciements qui lui font suite, alors que le poète remercie une personne qui lui est chère pour la patience dont elle fait preuve « chaque fois qu'écrire commande et me vole, le temps d'aller au gouffre et de revenir. »

À quoi rime la poésie? Chez Asselin, écrire, c'est « aller aux gouffres ». Tel Prométhée voleur de feu, le poète entreprend une quête : « Il y a des phrases égarées dans la chair / dont il faut savoir se séparer à temps, / des lignes de code corrompues / à extirper de toute urgence / du corps profond / où trop d'entre nous / ne descendent jamais. // J'écris pour ne pas devenir le mort / du récit tapi en chacun, / mettre en garde / contre ce qui dort / collé aux bribes du roman / coincé dedans. » En plongeant au fond de soi, au risque de se noyer — et cela encore une fois n'est pas sans faire songer au Rimbaud de la lettre à Paul Demeny — il s'agit d'arriver à l'inconnu afin d'en remonter à la surface une forme de conscience, de connaissance.

Asselin est un poète moraliste, non pas moralisateur. Il est lucide. Ça et là, il recourt au mode impératif, s'adressant alors à un tiers ou au lecteur, voire à lui-même. L'impératif est, entre autres, le mode du conseil. Dans ce recueil où le mot « devoir » apparaît à quelques reprises (« Veiller ressemble à un devoir »), l'impératif manifeste une posture morale. On a beau vouloir s'en tenir au « sentir » de la bête première que l'on abrite au fond de soi, un « savoir » également nous anime. Lorsque le poète écrit « Apprends à te noyer dans plus grand / plus vaste, plus large », c'est l'expérience qui le fait ainsi s'exprimer. Et de conclure son poème en assurant son interlocuteur : « Tu sauras aller vers ta mort / et chanter, démasqué. » Tel est le sens du devoir.

Malgré leur fatalisme, les poètes maudits en viennent à appeler le bleu du ciel. Asselin écrit : « Nous sommes des aventures / sans fin, sans remède, / sans raison, sans issue. » Et encore : « On ne s'en sort pas, / on vit cassé, comme on peut, / bancal et tombe. » Malgré de tels constats, il écrit : « Une foi sommeille / dans les poubelles de l'histoire / que nous habitons / comme si nous n'y étions pas. » Cette foi aura le dernier mot dans ce recueil.

Au nom d'un idéal dont le poète ne dit pas tout, mais qui, à la fin, entraîne à la danse, le poète se confronte à ce qui l'anéantit, car « trembler accomplit des miracles. » Dans l'un de ses très beaux poèmes, allant au-delà de la morale étriquée, conservatrice, à courte vue, Asselin recommande à son alter ego de rester « fidèle aux fautes qui tachent [ses] années. » Il poursuit : « Le blanc n'est pas une couleur humaine / mais le refus de tremper dans la gouache d'ici. / Exister n'est possible qu'à salir ton idée. » Ce poème se termine ainsi : « Comment te repentir / des failles qui t'enfantent? »

Asselin donne un mot d'ordre : « renonce les juges que la morale invente. » De même qu'il est une théologie négative, il existe une morale négative, une morale fondée sur cela qu'en creusant, ainsi qu'un couteau creuse une plaie, l'on fait surgir de ses propres entrailles.

Notice biographique

Après une maîtrise en création littéraire à l'Université de Montréal, **Daniel Guénette** enseigne au collégial. De 1985 à 1996, il collabore à diverses revues en tant que critique littéraire et poète. Il fait paraître des recueils de poésie ainsi que des romans, puis interrompt toute activité littéraire durant près de 20 ans. Une fois retraité, il renoue avec la poésie (*Traité de l'Incertain*, *Carmen quadratum*, *Varia* et *La châtaigneraie*) et fait paraître un récit (*L'école des chiens*) ainsi que trois romans (*Miron*, *Breton et le mythomane*, *Dédé blanc-bec* et *Vierge folle*). On peut lire ses billets littéraires sur le blogue de Dédé blanc-bec.